

L'APPORT DE L'HISTOIRE À L'INTERPRÉTATION DES CONTRADICTIONS CONCEPTUELLES : LE CAS DE LA CONCEPTION DU PHÉNOMÈNE TRADUISANT DANS LE MONDE HELLÉNOPHONE

Simos P. GRAMMENIDIS

Université Aristote de Thessaloniki, Grèce,
simgram@frl.auth.gr

Résumé : Dans cet article on essaie de démontrer à quel point la recherche historique peut contribuer à une vision plus globale du phénomène traduisant et plus particulièrement à l'interprétation de la contradiction qui existe entre l'étymologie du mot qui désigne l'acte de traduire en grec moderne, à savoir le mot *μεταφράζω*, et sa conceptualisation actuelle, comme celle-ci se manifeste dans les dictionnaires contemporains. Après un bref survol historique de la place de la traduction dans le domaine hellénophone, nous tentons d'expliquer, par le biais d'une « entreprise archéologique », les raisons du changement de la conception du phénomène traduisant, qui n'est plus considéré comme une *méta-énonciation* mais comme une simple transposition.

Mots-clés : monde hellénophone, traduction, domaine traductionnel hellénophone, histoire de traduction.

Abstract: This paper aims at demonstrating to what extent historical research can provide a wider vision of the translating phenomenon and, more specifically, aspire to interpret the contradiction that exists between the etymology of the Modern Greek word *μεταφράζω* that designates the act of translating, and its current conceptualization, as it manifests in contemporary dictionaries. After briefly overviewing the position that translation holds in the Greek-speaking field, I set out to explain the reasons for the change in the conception of the translating phenomenon which is no longer considered in terms of *transformation*, *variation*, *metamorphosis* and *reviviscence*, but as a simple transfer.

Keywords: Greek speaking world, translation, Greek speaking translational domain, history of translation.

1. Introduction

Nul ne peut nier le rôle de la recherche historique dans la définition du phénomène traduisant. D'ailleurs, comme le dramaturge Euripide le déclarait dans la tragédie *Antiope*, « heureux celui qui a étudié l'histoire »¹. Les études diachroniques dans un champ d'étude précis, dans notre cas la traductologie, nous aident, entre autres, à suivre l'évolution des idées et des concepts, à étudier la manière de traduire à travers le temps, à expliquer des contradictions existantes au niveau théorique, à définir les traditions traductionnelles

dominantes dans les différentes cultures, à déceler la pertinence de certains concepts, à interpréter divers écarts théoriques — voire des contradictions ou des paradoxes conceptuels ; bref, l'étude de l'histoire nous amène vers une vision plus globale du phénomène traduisant.

L'objectif de notre travail est de démontrer à quel point l'étude du phénomène traduisant par le biais d'une « entreprise archéologique », peut contribuer à l'interprétation de la contradiction qui existe entre l'étymologie du mot qui désigne l'acte de traduire en grec moderne, à savoir le mot *μεταφράζω*, et sa conceptualisation actuelle dans le monde hellénophone, comme celle-ci se manifeste dans les dictionnaires contemporains². Après un bref survol historique de la place de la traduction dans le domaine hellénophone, nous allons, plus précisément, tenter d'expliquer les raisons du changement de la conception du phénomène traduisant, qui n'est plus considéré en termes de *transformation*, de *variation*, de *métamorphose* et de *reviviscence* mais comme une simple transposition³.

2. Place de la traduction dans le domaine hellénophone à travers l'histoire⁴

Bien que les Grecs communiquent fréquemment avec des groupes et des personnes parlant une langue différente, il n'y eut pas de pratique officielle, courante et attestée de la traduction interlinguale en Grèce, pendant l'Antiquité classique (VI^e siècle avant J.-C. – V^e siècle après J.-C.) (voir Ballard 2013)⁵. C'est seulement au III^e siècle avant J.-C. que nous commençons d'avoir des traductions de textes littéraires et religieux du prâkrit, de l'égyptien ancien, de l'araméen, de la langue punique (une variété du phénicien) et de l'hébreu vers le grec (Polkas 2006). *La Septante* (environ 200 avant J.-C.) en est un bon exemple. Un manque d'intérêt pour la traduction systématique vers le grec est également manifeste pendant la période de l'Empire byzantin (c'est-à-dire entre l'Antiquité tardive et le Moyen Âge), en dehors des dernières années de l'Empire, exception faite de la traduction des lois et des décrets impériaux du latin en grec⁶. Les premières traductions vers le grec datent donc principalement du Moyen Âge et de l'époque byzantine.

Après la chute de l'Empire byzantin surtout, en 1453, une nouvelle période commence pour le monde hellénophone : l'Empire ottoman. Pendant presque quatre siècles (du milieu du XV^e siècle au milieu du XVIII^e siècle), la langue et la littérature grecques ne donnent plus que de rares signes de vie (de Queux de Saint-Hilaire, 1878) ; la traduction au contraire commence à occuper une place centrale dans les Lettres hellénophones.

Entre le XV^e et le XVII^e siècles, on traduit surtout des ouvrages théologiques mais aussi des œuvres de la littérature latine classique. La traduction constitue la forme principale de dialogue avec les littératures européennes mais aussi, dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, pour l'importation du savoir scientifique de l'Europe⁷. L'éveil commence au moment où la Sublime Porte décide d'élever au rang d'hospodars de la Moldavie et de la Valachie des Grecs phanariotes qui sont sous l'influence de la culture européenne et apportent les modes occidentales jusqu'à Constantinople d'abord, et à l'actuelle Roumanie ensuite (voir également Tabaki 1998)⁸. À partir du

La conception du phénomène traduisant dans le monde hellénophone XVIII^e siècle, la sphère d'intérêts commence à s'élargir à d'autres domaines du savoir. En effet, dès ses premières décennies, la culture hellénophone moderne commence à manifester des tendances de renouvellement à travers la traduction (sous forme manuscrite ou imprimée) d'un large éventail de textes. Ainsi, l'importance des traductions à l'aube des Lumières est absolument cruciale et incontestable (Patsiou 1993, Tabaki 2004). La traduction est désormais considérée comme le moyen idéal pour réaliser des objectifs primordiaux, culturels et linguistiques à la fois (nous y reviendrons) et elle est donc placée à un rang hiérarchique élevé.

L'activité traductionnelle connaît un essor considérable pendant le XIX^e siècle et, en l'absence d'une production originale remarquable de haut niveau, elle domine la vie intellectuelle du pays (Provata, 2001). Le XIX^e siècle pourrait être considéré comme l'Âge d'or de la littérature traduite dans la sphère considérée. Pour beaucoup de spécialistes, l'étude de l'histoire littéraire hellénophone du XIX^e siècle serait jugée incomplète si l'on ne prenait pas en considération les traductions littéraires qui ont été publiées pendant cette période (Pappas *et al.*, 2015).

À l'heure actuelle, le monde hellénophone pourrait être considéré comme une culture dépendante de la traduction, en ce sens qu'un grand nombre d'ouvrages littéraires étrangers est traduit en grec, et la Grèce et Chypre sont pleinement intégrées dans le marché mondialisé de la traduction des textes dits pragmatiques.

En effet, force est de mentionner que la traduction, tant intralinguale qu'interlinguale, accomplit une mission très particulière dans le monde hellénophone⁹.

- Elle a joué — et continue à jouer — un rôle clé dans le changement culturel, en redéfinissant et en revitalisant les valeurs et les tendances culturelles nationales ;
- elle a contribué de manière décisive au renouveau du canon littéraire en introduisant de nouveaux genres littéraires (par exemple, la nouvelle, le roman urbain, de nouveaux styles poétiques) ;
- elle a été employée comme le moyen de survie, de conservation, de promotion des valeurs ancestrales ; elle a donc ouvert la voie au redressement national et à l'éveil du sentiment patriotique ;
- elle a été utilisée, enfin, comme moyen de promotion et de cristallisation de l'effort linguistique, fondé sur des considérations idéologiques, visant à légitimer la variété linguistique démotique¹⁰.

Or, malgré sa mission polyvalente, diversifiée et très importante, nous constatons qu'il y a un écart entre la conception actuelle du phénomène traduisant, telle qu'elle se laisse manifester par les définitions proposées par les dictionnaires et l'étymologie des termes désignant le phénomène traduisant, à savoir *μεταφράζω* [metafrazo – traduire] et *μετάφραση* [metafrasi – traduction]. En effet, la manière dont la notion de traduction est comprise dans le monde hellénophone actuellement ne va pas de pair avec les associations sémiotiques qui lui sont rattachées, vu son étymologie.

3. La conceptualisation de la traduction dans le monde hellénophone : un décalage entre étymologie et définition

Le terme qui désigne la traduction en grec est donc *μετάφραση*, “métaphore”, — du préfixe *μετά* [meta] dénotant le couplage dans l’espace et le temps et du verbe homérique *φράζω/φράζομαι* [phraso/phrasomai] qui est polysémique et signifie *montrer le chemin, expliquer, consulter, proposer, imaginer, proposer* — et se réfère finalement à une *translittération interprétative* [*ερμηνευτική μεταγλώττιση*] (Maronitis 2008)¹¹. Autrement dit, le changement de code linguistique n’implique pas un transfert fidèle de la lettre du texte, mais une restitution de l’esprit du texte par une lecture exégétique¹². D’après Maronitis (2008), le terme suggère que la traduction a une fonction indexicale, tout en expliquant l’original après une observation réflexive. Contrairement donc aux termes *translation* et *traduction* — le premier mettant « l’accent sur le mouvement de transfert et de transport » et le deuxième soulignant « l’énergie active qui préside ce transport » (Berman, 1988 : 31) —, le terme *μετάφραση* renvoie directement à l’activité langagière qui implique le fait traductif, et plus précisément à ce qui vient « après l’acte de dire », *au dit*, à un autre niveau de discours donc, au résultat du processus de dire et non pas au processus lui-même (Nenopoulou, 2007). Cela étant, le texte à traduire n’est pas conçu comme une simple suite de mots ni de structures syntaxiques à transposer, mais comme une entité organique et indivisible. Nous constatons en effet que d’après son étymologie, la traduction est perçue en grec comme un moyen de faire revivre, de renouveler et de recréer les textes, assurant ainsi leur survie et leur continuité.

Or, si l’on consulte la définition de la traduction dans les dictionnaires parus après 1980, on constate que *μεταφράζω* [traduire] est défini comme « transporter un discours oral ou écrit dans une autre langue » (Babiniotis, 1998 : 1994) et *μετάφραση* [traduction] comme « le transfert d’un discours oral ou écrit dans une autre langue » (Fondation Triantafillidis, 1998 : 850). Les définitions proposées se heurtent donc de plein fouet à l’étymologie du mot. Ainsi, suivant la tradition occidentale — n’oublions pas les origines des mots *traduire* et *translate* —, la traduction se voit associée à des métaphores spatiales qui révèlent finalement des archétypes périmés qui promeuvent une conception dualiste du traduire et induisent la notion de fidélité par connotation. L’acte de traduire est alors ressenti à travers une problématique stérile, privilégiant le mot (que ce soit au niveau de la lettre ou au niveau de l’esprit) en tant qu’unité de base et fondement du traduire et non pas le message entier.

Il y a donc une contradiction conceptuelle qui soulève différentes questions :

- L’écart, voire l’incohérence, constaté entre l’étymologie et les définitions a-t-il toujours existé où s’agit-il d’un changement survenu avec le temps ?
- La conceptualisation du phénomène traduisant comme la définition du terme traduction aussi, dans le monde hellénophone ont-elles toujours été les mêmes ou ont-elles varié selon les époques ?

La conception du phénomène traduisant dans le monde hellénophone

- Y-a-t-il des conséquences sur les méthodes traductionnelles adoptées diachroniquement par les traducteurs hellénophones ?
- À quel point les buts assignés à la traduction influencent-ils la perception même du phénomène traductionnel ?

Pour répondre à ces questions, une recherche historique et un retour aux sources s'impose à nous. Plus particulièrement, une recherche dans des dictionnaires plus anciens, dans les préfaces – formes réflexives sur le phénomène traduisant par excellence – ainsi que dans d'autres types de paratextes.

Commençons par les dictionnaires. Pour *μεταφράζω* [traduire] on trouve les définitions suivantes :

en grec classique (1200 avant J. C. – 600 après J. C.) :

- « paraphraser, réinterpréter dans un autre style, expliquer » (Liddel & Scott, 1843/1904, tome 3 : 142). Notons que dans le Dictionnaire d'A. Bally (1895/1935 : 1266) *μεταφράζω* [traduire] est défini comme « exprimer en de nouveaux termes, paraphraser, transporter d'une langue à une autre » et après le Moyen Âge, « réfléchir ensuite, délibérer, exprimer avec mûre réflexion »,

en grec classique, médiéval, et moderne :

- « transporter les expressions et les mots d'une langue à une autre, décrire, expliquer » (Gazis, 1812, tome 2 : 729),
- « exprimer quelque chose différemment, changer le style discursif, formuler à nouveau de manière compréhensible » (Scarlatos, 1852 : 847),
- « exprimer, formuler dans une langue ce qui a été écrit ou dit dans une autre langue » (Elefderoudakis, 1927 – 1931 : 1080),
- « transposer, expliquer, interpréter, paraphraser, dans un autre style discursif, formuler de manière plus compréhensible » (Dimitrakos, 1936/1964 : 4636),
- « transporter un discours oral ou écrit d'une langue, un dialecte ou un idiome vers une autre langue, un autre dialecte ou un autre idiome, translittérer, interpréter, expliquer » (Andriotis *et al.*, 1959, tome 2 : 2415),
- « transposer un texte dans une autre langue, transférer, interpréter, formuler à nouveau de manière compréhensible » (Stamatakos, 1971 : 1930).

Quant à *μετάφραση* [traduction], elle est définie comme :

- « réinterprétation, paraphrase et explication » (Dictionnaire Liddel & Scott 1843/1904, tome 3 : 142),
- « la transposition d'une phrase dans une autre, la formulation de manière plus compréhensible, l'explication, la description, la distorsion de l'interprétation en gardant intact l'esprit du texte, (Gazis, 1812, tome 2 : 729),

- « l'expression de manière différente ou le changement de la phrase ou du style, la formulation de manière plus compréhensible » (Scarlatos, 1852/1895 : 847),
- « la formulation, l'expression, la formulation de manière plus compréhensible, l'explication ou le transfert vers une autre langue », (Dimitrakos, 1936/1964 : 4636),
- « translittération, interprétation », (Andriotis *et al.*, 1959, tome 2 : 2415),
- « l'action ou le résultat du traduire, la translittération, le transfert dans une autre langue, la formulation de manière plus compréhensible ou l'adaptation d'un texte allophone dans la langue du traducteur, l'interprétation », (Stamatakos, 1971 : 1930).

Nous constatons en effet un tournant considérable dans la manière de définir le fait traductif et par conséquent dans la manière de le percevoir. Plus on remonte dans le temps, plus la traduction est perçue en termes de *transformation*, de *variation*, de *métamorphose* et de *reviviscence*, comme c'est le cas également pour les langues-cultures non-occidentales (hindi, arabe, chinois, tagalog), où la différence comme constituant de base est évidente et où il n'y a aucune référence au critère d'identité¹³. En revanche, plus on avance vers le présent, plus on note une conception plutôt occidentale de la traduction en termes de transfert, d'écriture seconde et non pas de réécriture, comme en témoignent les définitions proposées dans les dictionnaires parus dans les années 1990.

Ce phénomène est d'ailleurs très flagrant lorsqu'on envisage diachroniquement les termes qui désignent l'acte de traduire. En effet, de nos jours, le terme *μετάφραση* [traduction] est employé à l'exclusion de tout autre. Or, comme le démontre la recherche historique, les termes utilisés par les traducteurs ou les éditeurs pour désigner la traduction interlinguale varient pendant le XVIII^e et le XIX^e siècles. Notons que la lecture des préfaces qui ont vu le jour pendant cette période, s'avère très importante car dans ces pages, outre les termes employés pour désigner le phénomène traductionnel, on voit clairement aussi les tendances de l'époque concernant la traduction.

En ce qui concerne les termes employés, il y a bien évidemment la prédominance du verbe *μεταφράζω* et de ses dérivés nominaux (*μετάφραση* — traduction) et verbaux (*μεταφρασθέν* — traduit). Mais on fait également usage, certes plus rarement, du verbe *μεταγλωττίζω* [metaglottizo – translittérer], considéré comme synonyme et « employé dans le passé dans le cas de la traduction intralinguale » (Athini, 2010 : 347)¹⁴. D'ailleurs très souvent, les traducteurs dans leurs textes emploient le verbe *μεταγλωττίζω* [translittérer — du *μετ(α)-** (meta) + *γλῶττα* « γλώσσα » (langue)], même si sur la couverture du livre le mot « μετάφραση » figure¹⁵.

On note également l'emploi des verbes suivants :

- *μεταφέρω* [metafero] (transposer)¹⁶,
- *μεταβάλλω* [metavallo] (changer)¹⁷,
- *μετοχένω* [metochevo] (dériver, faire couler d'un autre côté, Alexandre *et al.*, 1850 : 907, dériver d'un lieu vers un autre, Bailly, 1935 : 1269)¹⁸,

La conception du phénomène traduisant dans le monde hellénophone

- *μετάγω* [metago] (transporter quelque chose d'un lieu à un autre, transférer, conduire quelqu'un à une autre situation, attirer, séduire, retirer quelque chose, traduire)¹⁹,
- *παραφράζω* [parafrazo] (paraphraser)²⁰,
- *μεθερμηνεύω*, [metherminevo] (interpréter)²¹,
- *εξελληνίζω* [exellenizo] (gréiciser)²²
- *συνθέτω* [sintheto] (synthétiser)²³.

Si l'on compare donc les différentes définitions proposées ainsi que les termes employés diachroniquement par les traducteurs pour désigner leur travail avec l'étymologie des termes *μετάφραση* et *μεταφράζω*, on constate que pendant très longtemps il y a une cohérence, une coïncidence des vues, en ce qui concerne la conceptualisation de l'acte traductif. Comme, dans leur grande majorité, les mots employés, soit pour définir soit pour désigner l'acte traductif, sont des mots composés dont le premier élément est le préfixe *μετά* [meta], qui comme il a été mentionné dénote le couplage dans l'espace et le temps, on peut émettre l'hypothèse que la traduction n'est pas conçue comme une mimésis, comme un simple transfert des mots, comme un remplacement des structures syntaxiques, mais comme un processus de *meta-énonciation*²⁴.

Force est de mentionner aussi que les traducteurs ont recours à divers termes pour désigner le fait traductif non par manque d'un terme standardisé. Les verbes mentionnés sont employés en même temps que *μεταφράζω*. Ainsi, considérer cette multiplicité de termes employés comme un fait arbitraire, aléatoire ou occasionnel, constituerait une vue simpliste et réductrice du phénomène. Elle révélerait plutôt des perceptions ou des formes différentes de la traduction. Elle témoignerait, en outre, des motivations divergentes de la part des traducteurs et indiquerait enfin les différentes missions que l'acte traductif a été appelé à accomplir dans le monde hellénophone surtout pendant le XVIII^e et le XIX^e siècles²⁵. Cette thèse se confirme davantage si l'on tente d'étudier les raisons qui amènent les traducteurs à se lancer dans l'entreprise traductionnelle, ainsi que les buts assignés à la traduction pendant le XVIII^e et le XIX^e siècles.

4. Les finalités du traduire dans le monde hellénophone

En effet, nombreuses sont les raisons qui amènent le monde hellénophone vers la traduction et qui influencent finalement le comportement traductionnel. L'étude de préfaces rédigées pendant le XVIII^e et le XIX^e siècles, révèle que dans le monde hellénophone, la traduction s'inscrit dans un cadre idéologique, politique, social et esthétique très fécond et étendu. La traduction – et parfois la retraduction – de la littérature étrangère et des classiques sont considérées dans le domaine hellénophone en règle générale comme l'une des sources les plus importantes d'éducation et de renouveau de la nation. Elles visent également, nous l'avons vu, à introduire, à établir un nouveau véhicule de communication. La traduction est donc conçue comme un moyen de former l'identité nationale et de renforcer le sentiment national et patriotique, comme un processus pour renouveler le canon littéraire local mais également comme l'instrument par excellence pour cultiver la conscience linguistique et

standardiser la langue grecque. Quant à la traduction intralinguale dans la région hellénophone, elle a très vite acquis de l'importance comme moyen de prouver et de préserver la continuité de la langue et de l'identité grecques et, par conséquent, de promouvoir la création d'un État hellénocentrique à la fois en Grèce et à Chypre.

Vers la fin du XVII^e et le début du XVIII^e siècles, la traduction a comme mission plus précisément l'enseignement et la formation linguistique. Mais très vite, elle est appelée à accomplir une fonction civilisatrice, à véhiculer la culture européenne et à combler les lacunes intellectuelles des Hellènes qui, vivant sous l'occupation ottomane, étaient privés de tout accès à la nouveauté et ignoraient, par conséquent, les produits culturels européens (Tabaki, 2018).

L'initiation, l'instruction, la formation, l'amélioration, l'acquisition de connaissances, bref le didactisme, alimentent le recours à la traduction (voir Athini 2010). Par ailleurs, celle-ci est appelée à jouer un rôle important dans le processus de renouvellement de l'identité nationale des Hellènes, elle contribue à leur redressement social et intellectuel. On traduit afin de mener le public au progrès national²⁶.

En effet, pendant le siècle des Lumières, la traduction figure comme l'un des piliers du « transvasement » des « progrès de l'Europe éclairée » dans tous les domaines du savoir. Ainsi, elle devient un effort conscient pour la transfusion des produits intellectuels européens dans les Lettres grecques.

Pendant le XIX^e siècle, c'est également un instrument majeur pour passer des messages politiques, comme la nécessité de l'unité de la nation, l'abandon des intérêts personnels, le réchauffement du sentiment religieux²⁷. Par conséquent, les textes traduits ne s'adressent plus à une élite culturelle ou sociale mais à un public très vaste, à des jeunes, des femmes, des enfants, à un public donc qui n'a pas toujours un niveau d'instruction élevé. Le but alors est de transférer et de vulgariser le savoir, fait qui a des conséquences sur les méthodes traductionnelles adoptées.

Après 1845, un tournant important se manifeste : on passe de l'utile à l'agréable. Le but n'est plus d'instruire mais de divertir ou de distraire : la traduction s'identifie donc à la renaissance des Lettres. Grâce à la traduction de textes importants de la littérature européenne et mondiale, de nouveaux genres littéraires se sont développés en Grèce, tels que la nouvelle, le roman et de nouveaux types de poésie. La littérature traduite a également contribué à promouvoir et à établir des genres littéraires grecs, tels que la fiction urbaine et le théâtre. Le roman traduit, en particulier, jouera en Grèce le même rôle que la production originale dans d'autres pays.

À partir du milieu du XVIII^e siècle et jusqu'au milieu du XX^e siècle, enfin, la traduction, si l'on met de côté l'activité éducative d'importance nationale visant à enrichir la littérature nationale, est conçue également comme le processus fondamental pour le développement, l'enrichissement, la standardisation et la promotion de la langue parlée. Elle constitue donc l'un des domaines privilégiés où des fermentations linguistiques importantes s'opèrent. Dans le domaine hellénophone, l'activité traduisante s'intègre en effet dans l'effort de résoudre la question linguistique grecque comme aussi celui de promouvoir le nouvel organe

La conception du phénomène traduisant dans le monde hellénophone néohellénique, jusqu'alors insuffisamment élaboré. La traduction est donc considérée comme un processus qui promeut la consolidation et l'établissement d'une nouvelle version de la langue grecque, dite langue *dénotique*, considérée comme supérieure à la forme puriste de la langue, dite *Katharévoussa*.²⁸

Il convient de signaler néanmoins que l'enrôlement de la traduction au service du progrès national, du renouveau des attitudes mentales, de la familiarisation avec la pensée occidentale et du développement d'une littérature nationale ne caractérise pas seulement le monde hellénophone. En effet, pendant la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e on note que dans le contexte du Sud-Est européen, la traduction des sources occidentales constitue le moyen principal pour le développement culturel, économique, politique et littéraire, bref pour l'ouverture vers l'Occident et dans certains cas même pour l'émancipation nationale.

En Turquie par exemple pendant les *Tanzimat* (1839 – 1876), période politique, économique et militaire marquée par des réformes dans plusieurs secteurs, ayant comme but la réorganisation de l'Empire Ottoman, la traduction signale au niveau littéraire la genèse de nouveaux genres en l'occurrence du roman, assure la formation d'un public éveillé et apporte un nouvel usage de langue turque (Paker, 1998 et Berk, 2006). C'est le cas aussi de la Roumanie et de la Bulgarie (Tabaki 1998).

Conclusion

Pour conclure, on serait tentés de dire que, dans le monde hellénophone, les différentes définitions–conceptions du phénomène traduisant vont de pair avec les différentes finalités attribuées à l'activité traduisante ainsi qu'avec les besoins et les attentes du public cible.

Lorsque la traduction est appelée à éveiller la nation, au niveau idéologique, politique ou linguistique, elle est conçue comme une source de création et de remodelage sous une autre forme, bref comme un processus de *meta-énonciation*, fait qui se confirme par les définitions proposées et les termes utilisés. Lorsqu'elle suit des objectifs qui sont importés par le centre, à savoir divertir ou enrichir le canon littéraire, elle est perçue et définie en termes de *transfert*, d'*itération*, de *préservation*, de *similarité*, de *remplacement* ou d'*équivalence*.

On voit alors que la recherche historique, au moins dans le domaine hellénophone, nous fournit les moyens épistémologiques nécessaires pour situer le phénomène traduisant dans le temps et dans l'espace ; elle nous permet d'éviter des approches simplistes et d'acquérir une vision à la fois globale et approfondie du phénomène traduisant ; elle révèle les modes de croisement et les type des relations entre centre et périphérie ; elle nous contraint à intégrer les questions des rapports entre théorie et pratique dans une problématique plus vaste ; elle assure la continuité de la réflexion traductologique – une de ces sciences qui par définition « se constituent et établissent leurs normes dans le savoir archéologiquement décrit » (Foucault, 1969 : 269) – ; elle nous incite enfin à remettre en question, comme à reconsidérer aussi, des notions conçues comme des données incontestables²⁹.

Notes

¹ Tragédie d'Euripide dont seuls quelques fragments subsistent.

² Dans notre travail on adopte la thèse de A. Anastassiadi-Symeonidi (1994) selon laquelle la formation des mots composés (le terme *μεταφορά* dans notre cas) ainsi que des mots dérivés implique finalement une motivation partielle et qu'il ne agit pas de pure convention. Par ailleurs, comme le note F. De Saussure (1972 : 24) « A chaque instant [le langage] implique à la fois un système établi et une évolution ; chaque moment, il est une institution actuelle et un produit du passé. Il semble à première vue très simple de distinguer entre ce système et son histoire, entre ce qu'il est et ce qu'il a été ; en réalité, le rapport qui unit ces choses est si étroit qu'on a peine à les séparer ». Par conséquent, l'étude de la charge sémantique d'un concept impose une recherche à la fois synchronique et diachronique. De surcroît, l'importance de l'étymologie pour l'étude d'un concept est indiscutable, dans la mesure où elle révèle le rapport étroit et nécessaire entre le mot et la notion qu'il représente au moment de sa création.

³ La première partie de notre texte reprend une partie de notre article « Centres vs Périphéries dans le domaine traductionnel hellénophone : modes de croisement et types de relations », sous-pressé dans le numéro 68 de la revue « *Romanica Wratislaviensia* ».

⁴ Il convient de souligner que la logique qui a motivé l'emploi du terme *hellénophone*, au lieu du grec ou *hellénique*, consistait à éviter de faire une déclaration évaluative en termes de nation ou d'identité. Etant donné que dans le présent travail, il est fait référence à la période avant la création de l'Etat hellénique en 1830, c'est la langue prédominante de façon diachronique et synchronique qui peut le mieux fonctionner pour décrire de manière unifiée une zone géographique comportant différentes nationalités et langues minoritaires. À part la zone par définition hellénophone, nous constatons l'existence d'importantes communautés grecques dans des villes comme Constantinople, Izmir, Vienne, Venise, Trieste, Livourne, Alexandrie, Odessa, Bucarest, Braïla et Iasi. Le qualificatif hellénophone donc doit être compris en termes linguistiques plutôt que nationaux.

⁵ Notons cependant que dans les textes antiques nous avons des références à la pratique traduisante, écrite ou orale, en employant les verbes *μεταγράφειν* (metagrafein), *μεταφέρειν* (metapherein) et *ερμηνεύειν* (hermeneuein) ainsi que leurs dérivés. Dans *l'Histoire de la guerre de Péloponnèse* (4.50.1), Thucydide écrit par exemple « On l'amena à Athènes, on déchiffra la lettre écrite en caractères assyriens dont il était porteur ». Hérodote se réfère aussi à plusieurs reprises aux traducteurs – interprètes, à leur statut et à leur mission : « il leur confia même des enfants égyptiens pour leur enseigner le grec ; et, de ces enfants qui apprirent alors cette langue, sont descendus les interprètes qu'on voit actuellement en Égypte », (Euterpe : 154/CLIV), « et celui qui m'interpréta cette inscription me dit, comme je m'en souviens très bien, que cette dépense se montait à seize cents talents d'argent », (Euterpe : 125/CXXV), « que Cyrus, frappé de ce nom, lui fit demander par ses interprètes quel était celui qu'il invoquait », (Clio : 86/LXXXVI).

⁶ Après la division de l'Empire romain par Dioclétien en Orient et en Occident, les textes juridiques ont dû être traduits en grec car l'Empire d'Orient était principalement constitué de groupes de population hellénophone (Grammenidis & Floros 2019).

⁷ Comme le note Jacobaki-Rizo Neroulos (cité par Patsiou 1993 : 213) « on traduit quantité d'ouvrages qui roulaient sur les sciences, l'histoire, la morale et la philosophie (...) Cette période est éminemment scientifique ».

⁸ Les Phanariotes sont des aristocrates de confession chrétienne orthodoxe regroupés dans le quartier du Phanar à Constantinople et exerçant des fonctions importantes dans l'Empire ottoman et dans les principautés roumaines de Valachie et de Moldavie aux XVII^e et XVIII^e siècles. Polyglottes, beaucoup de Phanariotes furent Drogmans (interprètes en chef) de la « Sublime Porte » de 1661 à 1821. Cette fonction leur permit de diriger comme hospodars, les principautés roumaines de Valachie et de Moldavie ou la principauté de Samos. Très cultivés, certains des *Hospodars* des principautés roumaines furent des humanistes, créèrent des écoles, des hôpitaux, des routes, ou abolirent le servage. Dans l'Empire ottoman, ils s'étaient également très fortement engagés dans le développement et/ou la restauration de l'éducation et de la culture grecque.

La conception du phénomène traduisant dans le monde hellénophone

⁹ Dans le monde hellénophone deux types de traduction sont pratiqués, à savoir la traduction intralinguale, c'est-à-dire du grec ancien vers l'idiome moderne, et la traduction interlinguale, la première jouissant d'un prestige beaucoup plus élevé que la deuxième. La traduction intralinguale dans la région hellénophone est inextricablement liée à des questions idéologiques d'identité nationale, ethnique et linguistique.

¹⁰ La question linguistique grecque (grec moderne : *γλωσσικό ζήτημα glossikó zítima*) est une controverse qui a opposé les partisans de l'utilisation, comme langue officielle de la Grèce, du grec populaire (ou grec démotique, « dhimotiki » en grec), à ceux qui lui préféraient une version plus savante et proche du grec ancien, la katharévoussa. La question linguistique fut à l'origine de nombreuses polémiques aux XIX^e et XX^e siècles et ne fut résolue qu'en 1976, lorsque le démotique fut finalement choisi comme langue officielle de la république hellénique.

¹¹ Le terme *μεταφράζω* est rencontré dans plusieurs passages chez *Les vies de hommes illustres* de Plutarque (p. ex. *Vie de Cicéron* : 40, 2,3, *Vie de Marcus Cato* : 19, 4,4, *Vie d'Orthon* : 18, 1,6).

¹² A. Berman (1988 : 28) note que pendant l'Antiquité grecque la traduction pouvait être un cas particulier de trois activités distinctes : de l'activité métaphorique, de l'activité herméneutique (ou interprétative) et celle de la reformulation. Rappelons également le lien qui existe entre le verbe *ερμηνεύειν* (hermeneuein - interpréter) et l'une des divinités du mont Olympe, Hermès qui est le messager entre les dieux, principalement de Zeus, et les hommes, donneur de chance, inventeur des poids et des mesures, gardien des routes et des carrefours, dieu des voyages, des commerçants, des voleurs et des orateurs. Comme le note Platon (Cratyle 407e) « car les divers attributs d'Hermès, interprète, messager, rasé voleur, séduisant discoureur, protecteur des marchés publics, tout cela se rapporte à la puissance de la parole ».

¹³ Si on examine l'étymologie, les métaphores évoquées ou le sens des mots dénotant la traduction dans des langues issues de cultures non occidentales, nous allons nous apercevoir que sa conceptualisation y est complètement différente. En langue hindi, les mots désignant la traduction sont *rapuntar*, « changement à la forme » et *anwad*, « parler après, suivre, expliquer » et aucun des deux n'implique la notion de fidélité à l'original ni celle de transposition (Tymoczko 2005 & 2007, Chesterman 2006). En chinois mandarin, la locution employée pour désigner le fait de traduire est *fanyi*, impliquant le sens de « tourner » ; *fun* signifie « tourner [la page d'un livre] » mais aussi « aller et venir dans une grande agitation » et *yi* signifie « interprétation », mais est aussi un homonyme du mot signifiant « échange ». Le concept de *fanyi* est lié à l'image de broderie ; si le texte source constitue l'endroit de la broderie le texte cible en constitue l'envers (Cheung 2005, Tymoczko 2007). Les deux images évoquées, à savoir celle de broderie et celle où l'on tourne une page, suggèrent qu'en Chine l'original et sa traduction sont liés comme le dessus et le dessous du même objet ; ainsi le texte traduit est conçu comme différent de l'original et, par conséquent, il n'est pas censé être équivalent.

¹⁴ C'est le cas, entre autres, de M. Sumaki dans la traduction de *Il pastor fido* de G. B. Guarini, publiée en 1658 à Venise, de S. Vladis dans la traduction de *Magasins des enfants* de J.-M. de Beaumont, publiée en 1819 à Venise, et d'I. M. Raptarchis dans la traduction de J. Vernes, publiée en 1871 à Constantinople. D'après le dictionnaire de G. Babiniotis (2010 : 1087) *μεταγλωττίζω* signifie « transférer un texte d'un type de langue vers un autre type de la même langue, en l'interprétant, le transfert d'un texte d'une langue vers une autre ». D'après s. Athini (2010 : 347) le verbe *μεταγλωττίζω* était souvent employé avant le XVIII^e siècle pour désigner la traduction intralinguale.

¹⁵ C'est le cas de D. Korais dans la préface de *Dei Dellitti e delle pene* de C. Beccaria, publiée en 1802 à Paris.

¹⁶ On emploie surtout le participe passé de la voix passive du verbe (*μετενχθείς, -είσαι, -έν* – metenchthis, -isa, -en), (Athini, 2010 : 347).

¹⁷ G. Manouil (G. M.) dans la traduction de *La mort d'Abel* de S. Gessner, publiée en 1795 à Leipzig.

¹⁸ D. Govdelas dans la traduction des *Aventures de Télémaque* de Fénelon, publiée en 1801 à Buda.

¹⁹ C'est le cas de Z. Daoutis dans la traduction de *l'Essai sur les grands événements par les petites causes, tiré de l'histoire*, d'A. Richer, publiée en 1819 à Vienne, de N. S. Piccolo dans la traduction de *Paul et Virginie* de J.-H. Bernardin de Saint-Pierre, publiée en 1836 à Athènes, comme aussi

des traducteurs (les noms ne sont pas mentionnés) dans la traduction de textes réunis par Ch. Nodier, publiée en 1865 à Athènes.

²⁰ C'est le cas de K. Oikonomos dans la traduction de l'*Avare* de Molière, publiée en 1835, à Izmir, de I. Kugulis dans la traduction de quelques comédies de la Comtesse de Ségur, publiée en 1865 à Ermoúpolis de l'île de Syros et de A. Vlachos dans la traduction de *Léonidas* de M. Pichat, publiée en 1872 à Athènes.

²¹ C'est le cas du traducteur des *Contes* de Boccace traduits à partir de la version française de S. de Castre (son nom n'est pas mentionné), publiée en 1863 à Braila, en Roumanie, d'A. Galiatsas dans la traduction d'une nouvelle d'E. Sue dont on n'a pas pu identifier le titre de l'original, publiée en 1866 à Patras et de I. Fragias dans la traduction d'*Amphitryon* de Molière, publiée en 1877 à Ermoúpolis, sur l'île de Syros.

²² C'est le cas du traducteur de *Kabale und Liebe* (son nom n'est mentionné que par ses initiales M. Ω.) de J. Schiller, publié en 1865 à Patras et de Th. Nikolaidis Filadelpheos dans la traduction du *De l'Education des filles* de F. Fénelon, publiée en 1868 à Athènes.

²³ Voir S. Athini (2010: 348).

²⁴ Le terme *méta-énonciation* implique à la fois l'interprétation, la construction et la reproduction/génération d'un texte sous de nouvelles conditions discursives. Il évoque ainsi l'aspect métalinguistique de l'activité traduisante ; le préfixe *méta* exprimant « la succession, le changement, la participation » (Le Nouveau Petit Robert, 1967/1993: 1393).

²⁵ Notons que d'après A. Berman (1988 : 32) « le réseau langagier dans le lequel est pris, à chaque fois, l'ensemble des termes désignant l'acte de traduire dans chaque grande langue occidentale peut nous révéler comment une culture pense cet acte et détermine à la fois sa nature et sa place ».

²⁶ Notons cependant que la perception de la traduction comme moyen de progrès national n'est pas unanime : elle varie selon le cadre politique et socioculturel. En France, par exemple, pendant la Renaissance, bien qu'il s'agisse d'une période où l'on constate un accroissement massif des traductions (voir Salama-Carr, 1998), du Bellay, exprimant « les choix profonds de toute une culture » (Berman, 1998 : 40), dévalorise la traduction en la considérant tantôt comme impossible tantôt comme dangereuse et il prône en revanche pour la création, l'invention et la rédaction en langue originale (Ballard, 1992, Mounin, 1994). En Chine, par contre, à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, la traduction est considérée comme un outil d'émancipation politique, un moyen efficace pour l'introduction du savoir scientifique et technique et l'instrument idéal pour éduquer le peuple (voir Zhang 2015 et 2016).

²⁷ C'est le cas par exemple de Nikolaos M. Dragoumis (1809 – 1879), homme politique, écrivain et traducteur (voir Denisi, 2016).

²⁸ Pour preuve de l'importance qu'on attribue à la traduction pour la cristallisation du nouveau type-style de langue à adopter, nous pouvons renvoyer aux débats houleux suscités au début du XX^e siècle sur la question linguistique après la publication des traductions de textes sacrés. En 1901, le débat entre les partisans et les opposants aux textes sacrés traduits en démotique grec atteint son paroxysme. Une effusion de sang s'ensuivit à Athènes à la suite de la traduction de l'Évangile en démotique. Le résultat tragique du conflit, connu en grec sous le nom d'*Evangelika*, a été la mort d'une dizaine de personnes et soixante-dix blessés, selon diverses sources. Deux ans plus tard, en 1903, le différend reprend sous le nom d'*Orestiaika* à la suite de la traduction de l'*Oresteia* d'Eschyle en démotique.

²⁹ Comme le note L. d'Hulst (1990 : 12), d'ailleurs : « De façon indirecte, la reconstruction historique donne des arguments aux théoriciens qui rejettent l'inadéquation des définitions aprioristes sinon normatives en matière de traduction, et leur commande en même temps de s'appuyer sur l'observation empirique des vastes corpus, et des situations variables dans le temps comme dans l'espace ».

Références

A. Corpus de préfaces

- Beaumont, Jeanne-Marie Le Prince de, *Αποθήκη των Παιδων Ήτοι Διάλογοι Διδασκάλου και διαφόρων ευγενών αυτού Μαθητών, Διηρημένον εις Τόμους τέσσαρας*. Μεταγλωττισθέν εκ της Γαλλικής Γλώσσης παρά Σπυριδωνος Βλαντή. Τόμος πρώτος. Εν Βενετία, παρά Νικολάω Γλυκει τω εξ Ιωαννίνων, 1819.
- Beccaria, Cesare, *Περί Αμαρτημάτων και Ποινών*. Πολιτικώς θεωρούμενον σύγγραμμα, Μεταφρασθέν εκ της Ιταλικής γλώσσης, και δια σημειώσεων εξηγηθέν υπό Δ. Κοραή, Ιατρού, και μέλους της εν Παρισίοις Εταιρείας των Ανθρωποποιητητών. Εν Παρισίοις, De l'Imprimerie de Baudeleot et Eberhart, 1802.
- Bernardin de Saint-Pierre, Jacques-Henri, I. E. Βερναδίνου Σαιμπιέρου, *Τά Κατά Παύλον και Βιργινίαν*, Μεταφρασθέντα εκ του Γαλλικού Υπό Ν. Σ. Π[ιχόλου], Εν Αθήναις, Εκ της Τυπογραφίας Ανδρέου Κορομηλά, 1836.
- Boccaccio, Giovanni, *Τινά των Διηγημάτων του Βωκκαίου μεθερμηνευθέντα εκ της Γαλλικής μεταφράσεως του Σαβατιέ Δεκάστρου*. Βραΐλα, Εκ του Τυπογραφείου «Η Ένωσις», 1863.
- Fénelon, François de Salignac de la Mothe, *Το Περί Αγωγής Κορασίων*. Εξελληνισθέν υπό Θ. Νικολαΐδου Φιλαδελφέως, Αθήναι, Παρά τω Μεταφραστή και άπασι τις βιβλιοπώλαις, 1868.
- Fénelon, François de Salignac de la Mothe, *Τύχαι Τηλεμάχου Υιού Οδυσσέως. Συντεθείσα μεν Γαλλιστί παρά σοφωτάτου κυρίου Φραγκίσκου Σαλιναία δε λα Μόττε Φενελόν. Μεταφρασθείσα δε, πλείστοις σημειώμασιν επηρξήθησαν παρά Δημητρίου Παναγιώτου του Γοβδελά*. Τόμος Πρώτος. Εν Βούδα, Τύποις του κατ'Ουγκαρίαν Βασιλικού Πανδιδακτηρίου, 1801.
- Gessner, Salomon, *Ο Θάνατος του Άβελ*, Συντεθείς υπό του Γεσνέρου εις Πέντε Ωδάς, Γεώργιος Μανουήλ. Εν Λειψία της Σαξωνίας, 1795.
- Guarini, Giovanni-Batista, *Πάστωρ φίδος, ήγουν Ποιμήν πιστός*. Μεταγλωττισθέν από το Ιδιώμα το Ιταλικόν, Παρ' εμού Μιχαήλ Σουμάκη εκ πόλεως της Ζακύνθου. Ενετίησιν, παρά Ανδρέα του Ιουλιαίω, 1658.
- Molière, *Αμφιτρών*. Κωμωδία Μολιέρου, Εμμέτρως και ελευθέρως μεθηρμηνευμένη, μετά προσθήκης εισαγωγικών και άλλων σημειώσεων υπό Ιωάννου Γ. Φραγκιά, Εν Ερμουπόλει Σύρου, Τύποις «Πατρίδος», 1877.
- Molière, Κωμωδία. *Ο Φιλόγυρος*, Κατά Μλιέρον. Εις πέντε πράξεις υπό **** (Κ. Οικονόμος), Σμύρνη, Εν Τυπογραφείω Α. Δαμιανού, 1835.
- Nodier, Charles, *Βιβλίον της Νεολαίας. Περιέχον παντοίας ιστορίας, διηγήματα, γνωμικά και αξιώματα εκ διαφόρων συγγραφέων*. Εραμισθέντα υπό Καρόλου Ντοντιέ και εις την ημετέραν διάλεκτον μετενεχθέντα εν οίς προσετέθησαν εξ Ελλήνων συγγραφέων τινά τεμάχια. Εκδοθέν δε υπό Ελένης Γουσίδου. Τη γενναία συνδρομή των φιλομούσων και φιλανθρώπων ομογενών. Αφιερωθέν δε τη Αγαπητή Νεολαία. Εν Αθήναις, Τύποις Π. Β. Μωραϊτίνη, 1865.
- Pichat, Michel, *Λεωνίδα εν Θερμοπύλαις*. Τραγωδία του Γάλλου Pichat. Παραφρασθείσα ελευθέρως υπό Αγγέλου Βλάχου. Και διδαχθείσα το πρώτον την 29 Νοεμβρίου 1870 επ' ευκαιρία της Δευτέρας εν Αθήναις Ολυμπιακής Πανηγύρεως. Εκδίδεται υπό της Έλλην. Δραματικής Εταιρείας «Μέναδρος». Εν Αθήναις, Εκ του Τυπογραφείου Α. Κτενά, 1872.

- Richer, Andrien, *Μεγάλα Συμβεβηκότα εκ των Μικρών Αιτιών Προξενηθέντα. Ιστορικών δοκίμιον εις δυο τμήματα διηρημένον*. Γαλλιστί πρώτον συγγραφέν υπό Ριχέρου. Εκ της Γερμανικής δε μεταφράσεως εις την καθιμιλούμενην Ελληνικήν γλώσσαν ελευθέρως μετεχθέν υπό Ζήση Δαούτη εκ Τυρνάβου της Θεσσαλίας. Τυπωθέν δε δια φιλοτίμου συνδρομής και φιλοκαγάθων, και φιλοϊστόρων συνδρομητών, Κατά την τυπογραφίαν του κυρίου Ιωάννου Σνείρερ, 1819.
- Schiller, Johann Christoph Friedrich von, *Ραδιουργία και Έρωσ η Λουίζα Μίλλερ*. Τραγωδία ποιηθείσα μεν υπό Σχίλλερου, Εξελληνισθείσα δε ελευθέρως εκ της Γερμανικής Υπό Μ. Ω. Έκδοσις Δευτέρα. Υπό Β. Π. Σεκόπουλου, Εν Πάτραις, Τυπογραφείον και Βιβλιοπωλεόν Ε. Π. Χριστοδούλου, 1865.
- Ségur, Sophie (Comtesse de), *Συλλογή Κωμωδιών*. Αφιερούται τας εραστιαίς του Ελληνικού Θεάτρου. Μέρος Τρίτον. *Ο Αφρων Πατήρ* υπό Ι. Ν. Κουγκούλη, *Ο Χαρτοπαίκτης*, Παράφρασις υπό του ιδίου. Εν Ερμουπόλει, Εκ του Τυπογραφείου «Του Έθνους», 1865.
- Sue, Eugène, *Τρεις Παιδες Γάλλος, Άγγλος και Γερμανός. Από πτωχών γενόμενοι πλούσιοι και διηγούμενοι αυτοί ούτοι τας περιπετείας των*. Εκ του Γαλλικού. Εις το Ελληνικόν μεθερμηνευθέν υπό Ανδρέου Ι. Γαλιάτσα τελειοφοίτου Γυμνασίου. Εν Πάτραις, Τυπογραφείον και Βιβλιοπωλείον Ευσταθίου Π. Χριστοδούλου, 1866.
- Vernes, Jules, *Από της Γής εις Σελήνην*. Μεταγλωττισθείσα ελευθέρως εκ του γαλλικού υπό Ι. Μ. Ραπτάρχου. Εν Κωνσταντινουπόλει, Τυπογραφείον Επταλόφου, 1871.

B. Œuvres consultées

- Alexandre, Charles *et al.* (1850) : *Dictionnaire Français – Grec*, Paris, Hachette.
- Anastassiadi-Symeonidi, Anna (1994) : *Νεολογικός δανεισμός της νεοελληνικής*, Thessaloniki, Université Aristote de Thessaloniki.
- Andriotis Nicolaos *et al.* (1959) : *Επίτομο Εγκυκλοπαιδικό Λεξικό*, Athènes, Morfotiki Eteria.
- Athini, Stesi (2010) : *Όψεις της νεοελληνικής αφηγηματικής πεζογραφίας 1700 1830*, Athènes, Ethniko Idrima Erevnon.
- Babinotis, Georgios (1998) : *Λεξικό της Νέας Ελληνικής Γλώσσας*, Athènes, Kentro Lexicologias.
- Bailly, Anatole (1895/1935) : *Dictionnaire Grec Français*, Paris, Librairie Hachette.
- Ballard, Michel (1992) : *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, Lille, Presses Universitaires de Lille.
- Ballard, Michel (2013) : *Histoire de la traduction. Repères historiques et culturels*, Bruxelles, De Boeck Supérieur.
- Berk, Ozlem (2016): « Translating the ‘West’: The position of translated Werstern literature within the Turkish literary polysystem », *RiLUnE*, n. 4, pp. 1-18.
- Berman, Antoine (1988) : « De la translation à traduction », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 1(1), pp. 23-40, (<https://doi.org/10.7202/037002ar>).

- La conception du phénomène traduisant dans le monde hellénophone
- Cheung, Martha (2005): « ‘To translate’ means to ‘exchange’? A new interpretation of the earliest Chinese attempts to define translation (‘fanyi’) », *Target* 17(1), pp. 27-48.
- Chesterman, Andrew (2006): « Interpreting the Meaning of Translation », in Mickael Suominen et 8 autres chercheurs (éds.), *A man of measure. Festschrift in Honour of Fred Karlsson on his 60th Birthday*, A special supplement to *SKY Journal of Linguistics*, Helsinki, SKY (Suomen Kielitieteellinen Yhdistys. The Linguistic Association of Finland), pp. 3-11.
- De Queux de Saint-Hilaire, Marquis (1873) : « Des traductions et des imitations en grec moderne », in Durant et Pedone-Lauriel (éds.), *Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques en France*, Paris, pp. 330-357.
- Denisi, Sophia (2016) : « Ο μεταφραστής Νικόλαος Δραγούμης: Κοινωνικός αναμορφωτής », in Anna Tabaki et Ourania Polykandrioti (éds.), *Ελληνικότητα και ετερότητα: Πολιτισμικές διαμεσολαβήσεις και ‘εθνικός χαρακτήρας’ στον 19^ο αιώνα*, Athènes, Université d’Athènes – Centre National de Recherches – Institut de recherches Historiques, pp. 183-199.
- De Saussure, Ferdinand (1972) : *Cours de linguistique générale, édition critique de T. de Mauro*, Paris, Payothèque.
- Dimitrakos, Dimitrios (1936/1964) : *Μέγα λεξικόν ὅλης τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης*, Athènes, Ekdosis Domi.
- Elefderoudakis, Konstantinos (1927) : *Εγκυκλοπαιδικόν Λεξικόν*, Athènes, Elefderoudakis.
- Fondation Manolis Triantafyllidis (1998): *Λεξικό της Κοινής Νεοελληνικής*, Thessaloniki, Aristoteleio Panepistimio, Instituto Neohellinikwn Spoudwn.
- Foucault, Michel (1969), *L’archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- Gazis, Anthimos (1812) : *Λεξικόν της Ελληνικής Γλώσσης*, Athènes, Ekdosis Kypiros.
- Grammenidis Simos & Georgios Floros (2019): « The Greek-speaking Tradition », in Yves Gambier et Ubaldo Stecconi (éds.), *A World Atlas of Translation*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, pp. 323-240.
- Hérodote, *Histoire - Ἡροδότου Μοῦσαι*, Livre I. *Clio - Ἱστοριῶν πρώτη ἐπιγραφόμενη Κλειῶ* (1850) : Traduction du grec par Larcher, avec des notes de Bochart, Wesseling, Scaliger [et al.], Paris, Charpentier, 1850, disponible à l’adresse, <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/herodote/clio.htm>
- Hérodote, *Histoire - Ἡροδότου Μοῦσαι*, Livre II. *Euterpe - Ἱστοριῶν δεύτερη ἐπιγραφόμενη Εὐτέρπη* (1850) : Traduction du grec par Larcher, avec des notes de Bochart, Wesseling, Scaliger [et al.], Paris, Charpentier, disponible à l’adresse, <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/herodote/euterpe.htm>
- Le Nouveau Petit Robert (1967/1993) : *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris : Société du Nouveau Littre, nouvelle édition.
- Liddel, Henry George & Robert Scott (1843/1904) : *Μεγάλο Λεξικό της Ελληνικής Γλώσσης*, Traduit en grec par Xenofontas Moschos, Athènes, Sideris.

- Maronitis, Dimitris (2008): « Intra-lingual Translation: Genuine and False Dilemmas », in Alexandra Lianeri et Vanda Zajko (éd.), *Translation and the Classic*, Oxford, Oxford University Press, pp. 367-386.
- Nenopoulou, Tonia (2007): « Θέσεις και αντιθέσεις. Από τη μετάφραση στη μεταφρασεολογία », in Panagiotis Kelandrias (éd.), *20 Χρόνια Τ.Ε.Γ.Μ.Δ. Επετειακός Τόμος*, Athènes, Diavlos, pp. 195-209.
- Paker, Saliha (2009): « Turkish tradition », in Mona Baker et Gabriela Saldanha (éd.), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies, Second edition*, London-New York, Routledge, pp. 550-559.
- Pappas Philippos et al. (2015): *Εισαγωγή στη Νεοελληνική Φιλολογία, Ελληνικά Ακαδημαϊκά Συγγράμματα και Βοηθήματα*, www.kallipos.gr, 2015, [consulté le 24/3/2020].
- Patsiou, Vicky (1993): « Μεταφραστικές δοκιμές και προϋποθέσεις στα όρια του νεοελληνικού Διαφωτισμού », *Ερανιστής* 19, pp. 210-234.
- Platon, *Cratyle*, Traduction française, Victor Cousin, disponible à l'adresse, <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/platon/cousin/cratyle2.htm>
- Plutarque, *Les vies des hommes illustres*, Traduction française, Alexis Pierron, disponible à la page <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/Plutarque>
- Polemis, Dimitrios (1973): « Από την δραστηριότητα του εν Μάλτα ελληνικού τυπογραφείου της αποστολικής εταιρείας του Λονδίνου », *Ερανιστής*, 60, pp. 213-240.
- Polkas, Lambros (2006): « Η Μετάφραση στην Ελληνική Αρχαιότητα », http://www.komvos.edu.gr/endoglwssiki/historiko/episkopisi/klaskika/episk_1_1.htm, [consulté le 24/3/2020].
- Provata, Despina (2001): « Le discours préfaciel des traducteurs grecs du XIXe siècle: la formation des mentalités », in Anna Tabaki et Stesi Athini (éd.), *Identity and Alterity in Literature, 18th -20th c., vol. 3: Translation and intercultural relations*, Athènes, Domos, pp. 133-146.
- Salama-Carr, Myriam (1998): « French tradition », in Mona Baker (éd.), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, London – New York, Routledge, pp. 408-417.
- Skarlatos, Dimitrios – Vyzantios (1852/1895): *Λεξικόν της Ελληνικής Γλώσσης*, Athènes, Ekdosis Konstantinidi.
- Stamatakos, Ioannis (1971): *Λεξικό της Νέας Ελληνικής γλώσσης*, Athènes, Finix EPE.
- Tabaki, Anna (1998): « "Identité et Diversité Culturelle". Le Mouvement des Traductions dans le Sud-Est de l'Europe (XVIIe siècle – début du XIXe) », *Σύγκριση / Comparaison*, n° 9, pp. 71-91.
- Tabaki, Anna (2004): *Περί νεοελληνικού Διαφωτισμού. Ρεύματα ιδεών & διάλογοι επικοινωνίας με τη δυτική σκέψη*, Athènes, Ergo, 2004
- Tabaki, Anna (2018): *Ιστορία και θεωρία της μετάφρασης. 18^{ος} αιώνας – Ο Διαφωτισμός*, Athènes, ΚΑΛΛΙΓΡΑΦΟΣ.
- Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, traduction nouvelle et introduction par Jean Voilquin, Paris, Librairie Garnier Frères, sans date, disponible à l'adresse, <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/thucydide/livre4.htm>

- Tymoczko, Maria (2005): « Trajectories of Research in Translation Studies », *META*, vol. 50, n° 4, Montréal, Presses Universitaires, pp. 1082-1097.
- Tymoczko, Maria (2007): *Enlarging Translation, Empowering Translators*, Manchester, St. Jerome.
- Zhang, Florence Xiangyun (2015) : « Le Grand public, y es-tu ? M'entends-tu ? - Réflexion sur le rapport de la traduction littéraire avec le public chez Lu Xun », *Parallèle*, n°27(1), Genève, pp. 62-71.
- Zhang, Florence Xiangyun (2016) : « Relier la science à la littérature - La traduction de Jules Verne en chinois », in Patricia-Marie Phillips-Batoma et Florence Xiangyun Zhang (éds.), *Translation as Innovation. Bridging the Sciences and Humanities*, Dalkey Archive Press, pp. 279-295.